

Frédéric de Coninck Intervention le 7 octobre

à l'Espace Martin Luther King

Comment nous défendre, par quels moyens militaires et civils ? Et surtout : que défendre ?

Je parle à partir de la théologie mennonite. Et cela me conduit à dire, d'emblée, que sur les questions de la violence maniée par l'état il y a deux questions différentes :

1 Qu'est-ce que les chrétiens peuvent dire à un état ?

2 Quel est l'appel spécifique adressé aux chrétiens ?

On a tendance à fusionner les deux questions. Dans la tradition mennonite, on les distingue. On pense que l'église peut dialoguer avec l'état, mais que chacun obéit à une logique différente. Le Sermon sur le Montagne, par exemple, n'est pas un programme de gouvernement. C'est quelque chose qui peut être une lumière, un poteau indicateur, dans un monde traversé par la violence.

Il y a eu des moments où on a pensé que les deux questions pouvaient se confondre. Cela a été le cas dans la tradition calviniste, souvent. Mais même les mouvements chrétiens pacifistes ont été assez écoutés, dans la deuxième moitié du XXe siècle. Les pratiques de médiation, de résolution non violente des conflits, ont été bien reçues. On a mis en œuvre des commissions justice et réconciliation. On a expérimenté également la justice restaurative. On est, actuellement, dans une conjoncture inverse, où les états s'éloignent de ces pratiques et investissent plutôt le rapport de force brut et direct.

Assurément, fabriquer la paix c'est un appel du Christ. Cela inclut l'appel à fabriquer la paix hors de l'Eglise, bien sûr. Mais n'allons pas trop vite : pour construire un dialogue avec l'état et les contraintes auxquelles il fait face. Il faut reculer d'un pas, sinon c'est un dialogue de sourds. Il faut admettre que nous sommes dans deux logiques différentes, mais que nous pouvons nous parler et nous interpeler réciproquement.

Donc commençons par la question 1 : qu'est-ce que les chrétiens peuvent dire à l'état ?

Une chose à laquelle on peut rendre l'Etat attentif c'est que la logique de guerre qui semble, aujourd'hui, évidente est une stratégie hasardeuse, une logique qui a ses limites.

Je prends l'exemple de la France. La France, après les guerres napoléoniennes, qui se sont terminées par Waterloo, a surtout gagné des guerres coloniales en Afrique, en Asie, au Mexique, contre des adversaires beaucoup plus faibles, qui ont fini par se révolter et obtenir leur indépendance. C'est déjà une manière de souligner qu'il ne faut pas confondre victoire à court terme et victoire à long terme. On le voit, d'ailleurs, aujourd'hui : aucune guerre impérialiste, dans le monde, n'est un succès.

Pour dire quelque chose à un état qui envisage de faire la guerre. Il est commode de partir de l'Ancien Testament, où la guerre fait partie des options sur la table. Or on y trouve cette affirmation récurrente : « Il n'est pas de roi que sauve une grande armée, ni de brave qu'une grande vigueur délivre. Pour vaincre, le cheval n'est qu'illusion, toute sa force ne permet pas d'échapper » (Ps 33.16-17). Je trouve un point de dialogue intéressant, car cela soulève directement la question des moyens : comment se défendre ? C'est la question des armes que l'on finance, que l'on achète, que l'on mobilise.

Or cette contestation des moyens de défense qui semblent les plus évidents n'est pas seulement un acte de foi irrationnel. Cela correspond aussi à une réalité que l'on oublie quand on rentre dans une logique de guerre : c'est que la force d'un peuple réside dans sa cohésion et que cette cohésion suppose autre chose que la guerre de tous contre tous.

En gros, si l'on rentre dans une logique de guerre, cela se répercute sur tous les domaines de la vie sociale et cela produit une société fragmentée, qui n'aura pas l'énergie de se défendre, qui jouera le chacun pour soi. La guerre hors des frontières engendre et se nourrit de formes de guerres civiles au sein des frontières.

Cet enchaînement est illustré dans le livre des Rois. Le roi Akhab veut mener une guerre contre un pays voisin. Il n'a que faire de Dieu, mais il finit quand même par consulter le prophète Michée qui lui dit : « J'ai vu tout Israël dispersé sur les montagnes, comme des moutons qui n'ont point de berger ; le Seigneur a dit : "Ces gens n'ont point de maître ; que chacun retourne chez lui en paix !" » (1 R 22.17). La dispersion du peuple est la marque d'une défaite assurée.

Et le thème de la faillite des bergers, qui échouent à produire de la cohésion sociale, revient de manière récurrente chez les prophètes. On le retrouve dans le livre d'Ezéchiel. « Malheur aux bergers d'Israël qui se paissent eux-mêmes ! N'est-ce pas le troupeau que les bergers doivent paître ? Vous mangez la graisse, vous vous revêtez de la toison, sacrifiant les bêtes grasses ; mais le troupeau, vous ne le paisez pas. Vous n'avez pas fortifié les bêtes faibles, vous n'avez pas guéri celle qui était malade, vous n'avez pas fait de bandage à celle qui avait une patte cassée, vous n'avez pas ramené celle qui s'écartait, vous n'avez pas recherché celle qui était perdue, mais vous avez exercé votre autorité par la violence et l'oppression. Les bêtes se sont dispersées, faute de berger, et elles ont servi de proie à toutes les bêtes sauvages ; elles se sont dispersées » (Ez 34.2-5).

Et là on voit bien l'enchaînement entre une logique de guerre interne au pays, où la lutte domine et la dispersion du pays, l'émiettement de la société. Donc, ou bien on prend le temps de se préoccuper des personnes en difficulté, ou bien on va vers l'émiettement social et la faiblesse collective.

Or aujourd'hui, la compétition, la concurrence et le combat sont devenus l'alpha et l'oméga des politiques publiques. C'est aussi devenu l'alpha et l'oméga des réseaux sociaux où l'on accentue les contenus conflictuels pour faire de l'audience. La guerre, économique, technologique, énergétique, culturelle est devenue le paradigme de base

pour penser la politique. Et on est face à des sociétés fracturées qui demandent simplement un surcroît de puissance et de forces de police.

Donc, je l'affirme : quelles que soient les victoires que nous remporterons, éventuellement, elles ne guériront en aucun cas le genre de guerre civile à bas bruit qui ravage nos sociétés aujourd'hui.

Et, d'ailleurs, la propagande provenant des pays autoritaires et la désinformation marchent aussi bien parce qu'elles rencontrent un écho dans un corps social délité, tout prêt à écouter ces attaques. Et cela entraîne l'élection de partis autoritaires qui, de proche en proche, poussent à l'hostilité internationale, etc. La logique de la guerre engendre d'autres guerres.

Donc qu'est-ce que l'on veut défendre ? C'est quand même la grande question. Est-ce que l'on veut se serrer les coudes ou est-ce que l'on veut promouvoir la débandade généralisée ?

Aujourd'hui, beaucoup sont fascinés par les moyens et ont oublié les fins.

Or l'argent public n'est pas illimité et tout ce que l'on investit dans le domaine de l'armement est pris, aujourd'hui, en France, sur les budgets de la transition écologique et de l'aide sociale. Or ce sont ces questions qui sont des bombes à retardement qui provoqueront les guerres de demain. On investit dans le court terme au détriment du long terme.

2 C'est sur ce fond-là que situe l'appel spécifique pour les chrétiens pour bien montrer que ce n'est pas seulement une utopie théorique.

Fabriquer la paix c'est, précisément, travailler à renouer les liens. Mais fabriquer la paix dans quel espace ? C'est la question.

L'expression vient des Béatitudes : « heureux ceux qui fabriquent la paix, ils seront appelés fils de Dieu ». Fabriquer la paix, se construit en suivant la dynamique d'ensemble des Béatitudes : endosser un esprit de pauvreté, rechercher la justice, pratiquer la miséricorde, etc. Cela se construit dans un travail de longue haleine, individuel, mais aussi collectif. Dans la tradition mennonite, on souligne que cela se construit et s'éprouve dans des collectifs, d'abord. Les Béatitudes sont écrites au pluriel et elles ont vocation à se vivre à plusieurs.

Donc dans quel espace fabriquer la paix ? Dans des collectifs convaincus, d'abord. Ensuite cela a vocation à s'élargir. Être fils de Dieu c'est aimer nos ennemis « afin d'être vraiment les fils de votre Père qui est aux cieux, car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes » (Mt 5.45). En fait, il y a un choix : « si tu es le fils de Dieu » dit le tentateur à Jésus, alors exerce le pouvoir sur les choses, les êtres et sur Dieu. Mais être fils de Dieu, répond Jésus, c'est l'inverse.

Cela conduit, souvent, à perdre des batailles. La non-violence n'est pas efficace. Si on cherche l'efficacité avant tout, on cherche à contraindre l'autre. La non-violence est féconde, elle produit du fruit, mais elle n'est pas systématiquement efficace.

L'important est de continuer à témoigner que fabriquer la justice, la paix, l'attention à l'autre, le soin apporté aux faibles, sont ce qui a vraiment de la valeur, ce qu'on veut conserver. C'est cela qu'il m'importe de défendre.

Disons-le : faire la guerre c'est rapide et c'est facile. Fabriquer la paix c'est long et c'est difficile. À certains moments c'est juste être une lumière, un poteau indicateur. Et c'est peut-être ce à quoi nous sommes réduits, aujourd'hui.

Il y a donc une tension entre deux logiques et concrètement ...

Pour moi ce n'est pas forcément une question morale de savoir s'il faut ou pas prendre les armes à un moment donné : chacun fait ce qu'il peut.

La question c'est la finalité, le chemin que l'on veut prendre : ou bien lutter et détruire, ou bien coopérer et construire.

À ce propos je suis impressionné par les quelques protestants des milieux réformés qui ont été objecteurs de conscience pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Henri Roser, pour prendre un exemple, a 19 ans lorsqu'en avril 1918, il est incorporé dans l'armée pour rejoindre le front. Il achève son service militaire en mars 1921 avec le grade de sous-lieutenant de réserve. Il entreprend alors des études de théologie dans le but de devenir pasteur-missionnaire. **En janvier 1923, tandis que l'armée française occupe la Ruhr, il prend la décision de renvoyer ses papiers militaires.** Et il le fait très clairement au nom de l'Évangile pour s'opposer à l'engrenage de la violence, estimant que la préparation et la participation à la guerre sont en opposition radicale avec la prédication du Sermon sur la Montagne.

Révoqué de sa charge d'officier, et s'étant déclaré objecteur de conscience, sa décision est considérée par l'Église de son temps comme contraire au service de la patrie. Il est mis dans l'obligation de renoncer à son projet de devenir missionnaire. Ce ne sera d'ailleurs qu'en 1945 qu'il sera autorisé par l'Église à recevoir la consécration pastorale¹.

Ce qui m'intéresse est qu'il se mobilise en 1923 en rendant attentif l'état français aux risques du rapport de force qu'il entretient avec l'Allemagne qu'il veut contraindre. On est dix ans avant l'arrivée des nazis au pouvoir. On est quinze ans avant Munich. C'est à ce moment-là qu'il valait la peine d'écouter ce type d'argument. Et pour Henri Roser, comme pour beaucoup de personnes qui finissent par sauter le pas, il y a un moment où c'est trop. Les choses vont trop loin et il refuse de suivre la dynamique mortifère qu'il voit à l'œuvre autour de lui.

Sa position contre la guerre, en 1939, est sans ambiguïté lorsqu'éclate la Seconde Guerre mondiale. Condamné à quatre ans de prison pour refus d'obéissance et insoumission, il n'en sortira qu'au moment de la défaite de 1940.

Mais il a aussi travaillé dans des quartiers pauvres. Ce n'était pas seulement la paix géopolitique qui l'intéressait. Tout se tient : la paix proche et la paix lointaine.

¹ Ces éléments biographiques sont reproduits depuis sa fiche Wikipédia.

Que défendre ? est une question plus forte que : Comment se défendre ? Veut-on défendre notre confort, notre richesse ? Ou bien veut-on porter attention, ici et maintenant, aux souffrances qui nous entourent et aux risques que nous fait courir notre attitude prédatrice à l'égard de la nature ?

Une fois que l'on a réglé la question du quoi, les idées sur les moyens, sur le comment viennent. Les quelques objecteurs de conscience protestants n'ont en aucun cas pesé sur l'issue du conflit, lors de la Deuxième Guerre mondiale. Mais ils ont témoigné qu'une autre approche de la vie et de l'essentiel était possible, même dans ces moments sombres. Puissent-ils nous inspirer !